

318
CZ

ANGLETERRE. — XVIII^E SIÈCLE

SCÈNES D'INTÉRIEUR. — COURANT DES MODES. — MŒURS DE LA NOBLESSE.

DEUX SCÈNES DE LA SUITE « LE MARIAGE A LA MODE » PAR HOGARTH.

(Cette planche est à rapprocher de la planche DO, où figure une page de ce maître : Mœurs puritaines et bourgeoises.)

Hogarth occupe une des premières places parmi les artistes qui ont réussi à laisser des choses de leur temps une impression vive et durable. « C'est, dit M. Taine, un romancier moraliste à la façon de De Foe, de Richardson, se servant des figures, du costume, de l'attitude, des accessoires, en les résumant dans des tableaux tragiques ou comiques, de manière à en tirer des leçons. » Un Anglais seul pouvait établir les séries de scènes tracées par Hogarth, doublement remarquables par la justesse et la décision des types fixés, et par les rapports existant entre les personnages et les milieux où ceux-ci se meuvent. Les raffinements de l'observation s'y étendent à tous les détails, dont aucun n'est indifférent, qui sont tous significatifs, et dont le sens satirique même est une force entre les mains de l'artiste.

La surabondance du détail marque ces productions d'un coin tout national. Nos peintres français ont parfois montré autant d'esprit comme observateurs des mœurs, sans se croire obligés d'appuyer aussi fortement sur l'orteil du spectateur, sachant qu'en bien des cas le demi-mot prête un charme réel aux choses énoncées et suffit parfaitement pour se faire très clairement entendre. Mais, en somme, on doit dire de Hogarth que jamais peintre n'a été plus utile à sa patrie, parce qu'il a toujours travaillé à dégoûter du vice par l'horrible portrait qu'il en a tracé.

Hogarth avait 48 ans, et était dans toute la plénitude de son talent, lorsqu'il étendit la peinture des mœurs de son époque à celle des classes élevées de son pays. Le « *Marriage à la mode* » publié en 1745, se compose de six planches. Selon ses commentateurs, il avait vu de près les choses qu'il a peintes; la charité chrétienne du temps reconnaissait sans peine les héros représentés, toutefois avec un certain embarras du choix, toutes les lettres de l'alphabet étant des initiales à peu près convenables pour désigner les lords qui pouvaient avoir donné lieu à la satire de l'artiste.

Hogarth, en mettant au bas de ses estampes un titre mi-partie, « *marriage* » mot passé dès lors dans l'usage anglais, tandis que le qualificatif « *à la mode* » était encore une expression toute française, a voulu, dit-on, faire

entendre que les mœurs de la haute société de son pays étaient demi-anglaises, demi-françaises, et c'est encore dans ce but que le ciel du lit de sa femme adultère se trouve orné d'une fleur de lis. — Ce stratagème est un signe du temps. Un bon Anglais de la première moitié du dix-huitième siècle devait haïr profondément ses voisins français, et Hogarth, particulièrement piqué par cette tarentule, prenant à tâche de peindre les mœurs des gens qui raffolaient alors des modes françaises, devait crier *haro* sur le voisin, en accusant l'habit de corrompre l'homme qui le portait, ce qui, en flattant ses compatriotes, dégageait en quelque sorte leur responsabilité.

En réalité, l'influence de la France sur les modes du jour en Europe n'allait point jusqu'à s'étendre aux mœurs mêmes de l'étranger. On peut même soupçonner que la physionomie intime des individus ne se trouvait modifiée que légèrement par l'adoption passagère des choses d'un goût exotique, lorsqu'on voit qu'après la faveur extrême dont les modes françaises furent, en effet, l'objet parmi les classes élevées de l'Angleterre pendant le dix-septième siècle et la majeure partie du dix-huitième, l'Anglais devait reparaître avec un cachet d'originalité tel que, dans le domaine des modes, sa manière d'être a enfanté *l'anglomanie*, envahissante chez nous dès avant la fin du siècle.

Tout le monde connaît les contractants du « mariage à la mode ». Le lord héréditaire ruiné, et le riche marchand de la cité, shériff de Londres, toujours usurier, unissent leurs enfants. Le fils du lord est un valétudinaire de vingt ans, un garçon à emplâtre, d'ailleurs doux et tranquille, et sachant prendre une prise de tabac avec une grâce toute particulière. La future, de sang populaire, dans toute la plénitude d'une santé robuste, aux vifs appétits, laisse transparaître, sous la minauderie capricieuse de la jeune fille, le fond de son caractère, la méchanceté et l'obstination.

Le père de la demoiselle remet au père du jeune homme les titres qui établissaient sa main-mise sur les biens du lord; c'est un échange. L'usurier aura pour gendre un vicomte qui lui donnera un petit-fils, à son jour comte et membre de la chambre haute. La fille, riche, veut être titrée, c'est son seul objectif. Les deux fiancés vont à l'autel en se tournant le dos, d'accord sur un seul point, la haine qu'ils se portent mutuellement du fond de leur âme; ce « mariage à la mode » c'est une guerre qui commence.

Le tête-à-tête des deux époux se trouve dans la scène où on les voit assis de chaque côté de la cheminée de l'anti-chambre de leur salon; c'est la deuxième planche de la série. Le sous-titre « *tableau des réjouissances conjugales* » est additionné de l'énumération de leurs caractères « *indifférence, lassitude, excès* »; c'est une page maîtresse, et nous n'avons point à insister sur les célèbres figures d'Hogarth : le lord ayant passé la nuit dehors, dans le désordre, rentré chez lui pour y échouer dans un fauteuil, l'épée brisée, la bourse vide, l'esprit absent; la dame, restée à la maison où il y a eu concert, peut-être bal, et chez laquelle on a joué; en toilette de nuit pour se coucher le matin, étendant à l'aise les membres d'un corps dont la vie déborde, en une attitude aussi dépourvue d'élégance et de noblesse que le langage adressé au mari épuisé, objet de ses invectives.

Enfin l'honnête intendant de la maison, dont la figure de méthodiste est si mal venue en un pareil moment, avec ses prophéties de ruine imminente, et qui remporte la liasse des billets échus et le *ledger* ou livre de compte, auquel on est bien loin de vouloir toucher.

A travers le désordre général qu'un valet bâillant, un bas tombant sur le soulier, commence à réparer avec la lenteur



ANGLETERRE

ENGLAND

ENGLAND

CZ

IMP. FIRMIN DIDOT et C^o PARIS

S^t Elme Gautier del.

d'un homme endormi, on peut remarquer que les objets dont le chambranle de la cheminée est couvert ont conservé, imperturbablement, leur ordre symétrique.

« Hogarth, est-il dit dans le catalogue général de ses œuvres, a cherché, et avec beaucoup d'esprit, à faire apercevoir, partout où il l'a pu, le défaut total de sentiment du beau qui règne dans les ouvrages d'art dans les deux familles du mariage à la mode, et principalement dans celle du lord Squanderfield. »

On écrivait en plein dix-huitième siècle : Les Anglais sont moins frappés du beau et du vrai, que du singulier et du fantasque. En même temps, il circulait des racontars sur leur amour de la symétrie dont nous citerons un seul trait, parce qu'il sert à faire comprendre la raillerie de Hogarth, qui ressort d'ailleurs ici comme une affirmation. « Un homme, en sautant un fossé, s'étant cassé une jambe, se coupa l'autre par amour de l'uniformité ; et cette action, annoncée avec éloge dans les journaux anglais, fut l'objet d'une admiration générale. (*Le Voyageur français*, 1745.)

La cheminée de l'antichambre du salon est donc au moins aussi anglaise par la parure de sa tablette que par le charbon de terre qui remplit la grille du foyer. « La garniture se compose des plus misérables productions de l'art de la partie nord-ouest de l'Asie. Le seul morceau passable est un buste antique, dont la tête est moderne, et le nez plus moderne encore. » La plus grande symétrie règne dans l'arrangement des colifichets qui l'entourent ; chaque chose a scrupuleusement son semblable en pendant.

La pendule est un ouvrage en branchages qui, par-dessous, forment une espèce de retraite à un gorille ou magot soutenant le double bras du luminaire. Un chat, à l'air éveillé, trône par-dessus les arbres où *nagent* des poissons. « C'est un grand chef-d'œuvre d'horlogerie ; le chat miaule les heures au lieu du coucou qui les chanterait, et les poissons, en même temps, font le saut de carpe.

Le dix-huitième siècle a fourni ainsi toute une ménagerie de pendules. On y remarqua celle où un sanglier indiquait les heures par des grognements heurtés ; mais la palme en ce genre demeure à Pepusch, maître de chapelle à Berlin, qui organisa le concert sonnante l'heure : *porco primo, porco secundo*, etc., dans lequel on imitait avec des bassons la voix des porcs. Ce fut alors un succès du plus grand retentissement.

Notre autre scène, qui est la quatrième de la suite des estampes du mariage à la mode, représente la toilette pour le bal, laquelle n'est point celle du matin qui se faisait dans le cabinet au lever de la dame, mais que nous voyons s'effectuer dans la chambre à coucher.

Un négriillon étale sur le parquet les acquisitions faites par la comtesse qui vient de rentrer d'un *encan* public. « Ces objets proviennent de la collection de M. Timothée Babiolo (Timothy Babyhouse). »

Assise devant sa toilette, la dame est, pour le moment, entre les mains d'un perruquier, au moins avisé tout français. En regard d'elle, étendu sur un canapé, se trouve un garçon de belle mine, qu'à sa robe noire et à son rabat on reconnaît pour un homme de loi, une espèce de conseiller ou d'avocat. En Angleterre, la justice et la théologie sont toujours vêtues de noir pendant qu'elles sont en fonction. Les médecins, par contre, évitaient cette cou-

leur lugubre, et se bigarraient de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. *Silvertongue, langue d'argent*, en anglais, équivalant à notre *langue dorée*, est le collègue de l'homme épuisé qui a reçu la main droite de la femme; c'est l'homme de la main gauche. Son portrait richement encadré trône au-dessus de la tête du débile époux en papillottes, buvant du chocolat en attendant le coiffeur.

C'est au son d'un concert que ces apprêts ont lieu. Le chanteur, superbement vêtu, surchargé d'or, de diamants et de graisse, est un produit de l'industrie italienne du temps, un soprano historique, le céleste *Carestini*. Le flûtiste est également un contemporain d'Hogarth, le célèbre virtuose allemand *Weidemann*.

Ce que l'extase passionnée de la mistress mélomane peut avoir d'exagéré est indiqué ici par l'attitude de la dame que la cadence perlée de Carestini va faire tomber aux pieds du chanteur. Puis c'est le mari de cette femme enthousiaste, un vieux chasseur de renards qui dort paisiblement, à côté d'un autre auditeur, applaudissant d'un air bénin et niais, en écartant les quatre doigts et le pouce de la main levée, comme s'il voulait en faire cinq points d'exclamation.

Enfin c'est un homo-animal, un nègre africain, qui circule en distribuant du thé ou du chocolat. Et c'est tout ce que nous avons à dire de cette scène, pleine d'allusions, où le hochet qui pend au dossier de la chaise de la maîtresse de la maison indique que la comtesse est mère, et où les peintures sont d'un sens tout épigrammatique.

Reproductions d'après les gravures originales.

Voir, pour le texte, les renvois de la Planche D O.

